

CHAPITRE II

1 - *De l'humanisme*

La question de l'humanisme est souvent posée en termes inexacts, sans doute parce que la notion d'humanisme garde une certaine affinité avec le courant naturaliste de la Renaissance, tandis que d'autre part la notion de christianisme est contaminée chez beaucoup d'entre nous par les souvenirs du jansénisme ou du puritanisme.

Le débat n'est point entre humanisme et christianisme.

Il est entre deux conceptions de l'humanisme : car dire culture ou civilisation, c'est dire bien commun terrestre ou temporel de l'être humain, s'il est vrai que la culture est « l'épanouissement de la vie proprement humaine, comprenant, non seulement le développement matériel nécessaire et suffisant pour nous permettre de mener une droite vie ici-bas, mais aussi et avant tout le développement moral, le développement des

activités spéculatives et des activités pratiques (artistiques et éthiques), qui mérite d'être appelé en propre un développement humain »¹. En ce sens-là il n'est pas de culture qui ne soit humaniste. Une position essentiellement anti-humaniste serait une condamnation absolue de la culture, de la civilisation. C'est là peut-être une tendance de l'ultra-calvinisme de la théologie d'un Karl Barth. Mais cette condamnation absolue de l'humain est manichéenne, non chrétienne ; incompatible avec le dogme central du christianisme, le dogme de l'Incarnation.

Le débat qui partage nos contemporains, et qui nous oblige tous à un acte de choix, est entre deux conceptions de l'humanisme : une conception *théocentrique* ou chrétienne, et une conception *anthropocentrique*, dont l'esprit de la Renaissance est premièrement responsable. La première sorte d'humanisme peut être appelée humanisme intégral, la seconde humanisme inhumain.

Il importe toutefois de comprendre que l'humanisme intégral ou « théocentrique » dont nous parlons est tout autre chose que l'« humanisme chrétien » (ou naturalisme chrétien) qui a prospéré à partir du XVI^e siècle, et dont l'expérience a été faite jusqu'à la nausée, — jusqu'à la nausée

1. Cf. p. 20.

divine, car c'est le monde de cet humanisme-là que Dieu est en train de vomir. Saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix sont les grands docteurs de l'humanisme authentique, qui n'est salulaire à l'homme et aux choses humaines que parce qu'il ne souffre aucune diminution des vérités divines, et ordonne l'humain tout entier à la folie de la croix et au mystère du Sang rédempteur. L'image d'un homme y répond, un Roi sanglant, vêtu d'écarlate et couronné d'épines : *voici l'homme*, il a pris sur lui nos langueurs. C'est à lui que la grâce configure les hommes, en les faisant participants de la nature divine et fils adoptifs de Dieu, destinés à devenir, au terme de leur croissance spirituelle, des dieux par participation, quand la charité aura achevé de liquéfier leur cœur. Et c'est en étant conformés à ce Chef rédempteur qu'ils entrent à leur tour dans le mystère de son action rédemptrice, achevant tout le long du temps — quant à l'application non quant au mérite — ce qui manque à ses douleurs. Si la nature déchue ne penche que trop à entendre le mot humanisme au sens d'humanisme anthropocentrique, il importe d'autant plus de dégager la vraie notion et les vraies conditions du seul humanisme qui ne saccage pas l'homme, et de rompre pour cela avec l'esprit de la Renaissance.

2 - *Ambivalence de l'histoire*

Dénoncer une déviation spirituelle fondamentale dans une période de culture, ce n'est pas condamner cette période historique. On ne condamne pas l'histoire. Il serait aussi peu sensé de la part d'un chrétien de condamner les temps modernes, que de la part des rationalistes (qui ne s'en privent pas) de condamner le Moyen Age.

Un principe spirituel erroné porte ses fruits inévitables : il faut déceler ce principe, avouer ces pertes. En même temps il y a un développement humain, une croissance de l'histoire ; il y a, jointes à des maux certains, des acquisitions humaines qui ont une valeur comme sacrée puisqu'elles se produisent en dépendance du gouvernement providentiel : il faut reconnaître ces gains.

Ici surgit une grave question que nous nous permettrons d'appeler la question du démon comme agent historique.

Saint Grégoire écrivait : « Il faut savoir que la volonté de Satan est toujours inique, mais que son pouvoir n'est jamais injuste », car « les iniquités qu'il se propose de commettre, Dieu les permet en toute justice »². C'est une assertion

qui va loin. Elle nous fournit un principe important d'exégèse historique.

Le diable est accroché comme un vampire au flanc de l'histoire ; celle-ci avance quand même et avance ainsi. C'est seulement dans l'Eglise comme telle qu'il n'a aucune part. Il prend part à la marche du monde, et en un sens il la stimule. Principalement, il fait à sa manière, qui n'est pas bonne, ce que les gens de bien omettent de faire, parce qu'ils dorment. C'est gâté, mais c'est fait.

Partout où le temps n'est pas racheté par le Sang du Christ, le prince de ce monde occupe le temps. Mais le temps est à Dieu ; c'est lui d'abord qui veut le mouvement et le nouveau.

On trouve un mot singulièrement significatif dans le cantique d'Habacuc (d'après la Vulgate). Il y est dit que le diable marche devant les pas de Dieu : *et egredietur diabolus ante pedes ejus*. Il court devant lui. Il prépare ses voies, en traître.

A vrai dire l'histoire est bicéphale. Le chef de tous les bons la conduit pour sa part là où Dieu sera tout dans tous ; pour sa part le chef de tous les méchants là où la créature sera tout pour elle-même. Quand ces deux *parts*, à chaque instant mêlées, auront achevé de se séparer, l'histoire elle-même sera achevée.